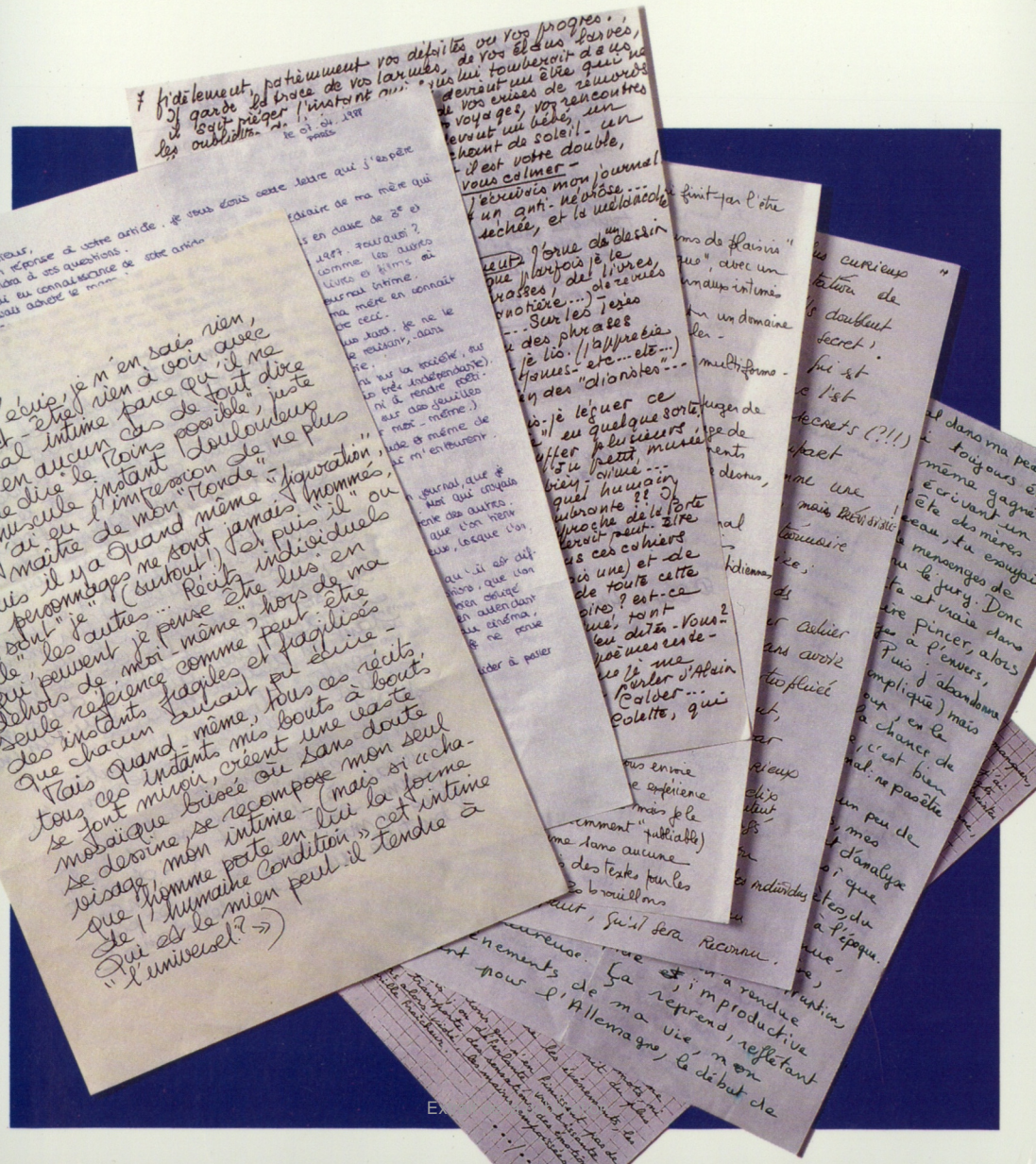


“Cher cahier..”

Témoignages sur le journal personnel recueillis et présentés par Philippe Lejeune

Collection Témoins / Gallimard



© *Éditions Gallimard, 1989.*

*À toutes celles et tous ceux
qui avec moi ont fait ce livre.*

« Cher cahier... »

*Appel au témoignage publié
dans le Magazine littéraire
en avril 1988*

« Cher cahier... »

Pourquoi tient-on un journal intime ? Pour y noter ses amours, ses chagrins, ses résultats scolaires. Pour trouver un guide à sa vie.

PAR PHILIPPE LEJEUNE*

« Cher cahier, j'ai enfin un peu de temps, j'ai décidé de te reprendre. Mais je me fixe une règle du jeu : ce que j'écris doit être vrai. Je ne l'inventerai pas. Je l'écrirai avec franchise sans le déguiser ou lui donner un visage plus agréable. Voilà ! »

C'est le début d'une série de huit carnets épais tenus par une jeune fille entre quatorze et dix-sept ans. Elle y raconte au jour le jour tout ce qui lui arrive, tout ce qui la bouleverse. Elle écrit pour elle, pour faire le point, se confier, pouvoir regarder sa propre évolution. Maintenant elle a seize ans. « Mon passé me laisse songeuse et rêveuse en même temps. N'aurais-je pas pu faire mieux, beaucoup mieux ? Mais le passé n'est pas accommodable... » Au début, elle montrait le journal à ses amies intimes. « Maintenant que j'ai décidé de ne plus le faire lire, je peux y écrire tout ce que je pense sans craindre de vexer ou de contredire quelqu'un. » Les cahiers suivent le fil des jours, chroniques, récits, méditations... Ils sont illustrés de photos, de dessins... Accompagnés des documents liés à la vie quotidienne, bouts de journaux, tickets d'autobus, réclames... Ses notes de classe, ses rêves d'amour. Elle aime, se croit laide. Ne se croit pas aimée.

Puis découvre qu'elle l'est, et du coup le journal s'achève. « Je regretterai plus tard de n'avoir pas tout raconté tout de suite. Mais un journal, c'est fait pour raconter ses ennuis, ses cafards. Quand on est heureux, à quoi bon mettre cela sur le papier?... »

Il y a sans doute actuellement en France des milliers de journaux comme celui-là, cachés au fond de tiroirs, surtout des journaux d'adolescents, qui les aident à vivre, loin de toute idée littéraire. Mais aussi des journaux d'adultes. On écrit pour surmonter une crise. Pour aider sa mémoire. Pour guider sa vie. On tient un journal de ses vacances. De ses amours. Ou le journal de l'éducation de ses enfants. Etc. On écrit aussi parfois pour écrire, pour essayer ses idées, jouer avec les mots et les émotions. Des petits bouts de poèmes. On note des phrases qui vous ont plu dans un livre. Telle lettre qu'on a reçue. On tresse son nid avec tous ces petits bouts de langage, et cela aide. Quand on en a moins besoin, on cesse, presque sans s'en rendre compte. Parfois solennellement on détruit son jour-

* Maître de conférences à l'Université Paris-Nord. A notamment publié *Le Pacte autobiographique, Je est un autre, Moi aussi*, Paris (Éd. du Seuil).

nal, on l'immole par le feu. Plus souvent, vingt ans après, on ne sait plus où on l'a mis, on l'a perdu dans un déménagement ou bien on le retrouve au fond d'un carton.

C'est cela sans doute, le vrai journal intime. Intime par son contenu, et surtout par sa fonction. C'est la plante naturelle, non greffée et bouturée de littérature, une vigne vierge proliférante, très différente de la « variété » cultivée, produite en serre, qu'est le journal d'écrivain, variété qu'on vend en petits pots tous les automnes et tous les printemps : les angoisses de X., les dragues de Y., l'âme de Z. Le journal intime de M. Tout-le-Monde, c'est vrai, n'est guère vendable. Pas lisible. Il a chance d'être allusif, répétitif, instruit. Il n'est pas écrit pour séduire. Pas un effet à chaque phrase pour avoir l'air malin ou profond. Mais est-ce sûr qu'il soit si peu lisible ? Sans doute demandait-il à être accompagné avec plus de patience, d'amitié. L'objet lui-même, par exemple ces huit carnets dont j'ai extrait quelques phrases, l'écriture qui change avec les années, ces images qui l'harmonisent, tout cela est émouvant. Et rien ne dit qu'on ne puisse pas écrire bien, loin du regard du lecteur, pour cet autre, ce destinataire idéal auquel on s'adresse dans la solitude. D'ailleurs, pour décider que de tels journaux sont peu lisibles, il faudrait en avoir lu. Or comment les lire ?

On n'en trouve guère sur le marché, puisque, justement, ils n'ont pas été écrits pour être diffusés. Ce sont souvent des posthumes, édités à cause de la qualité même du texte, mais aussi des circonstances qui le rendent exemplaire : l'admirable journal d'Anne Frank, qui n'aurait sans doute pas été publié si elle avait survécu, et qui a suscité tant de vocations de diariste. Ou

bien *L'Herbe bleue* (Éd. Presses de la Cité, 1978), journal d'une jeune droguée. Ou bien *Des cornichons au chocolat*, de Stéphanie (Éd. Lattès, 1983) mais là on s'éloigne déjà de l'intimité et de l'authenticité. L'adolescente envoie elle-même son texte à un éditeur, qui le lui fait réécrire avec l'aide de Philippe Labro. On entre en littérature. Ou bien l'ancien adolescent est devenu célèbre et donne forme après coup à son journal d'autrefois, comme Wolinski avec *Le Bécoteur (Journal intime d'un lycéen qui ne pensait qu'à ça)* (éd. Belfond, 1984). Il le recopie mot pour mot mais l'illustre de planches de dessins représentant un savoureux et pathétique dialogue entre l'adolescent qui écrit et l'adulte qui relit... Dans tous les cas, la mort, la notoriété ou la littérature ont présidé à une sorte d'élaboration secondaire, nécessaire pour passer de l'écrit « naturel » à un produit de librairie.

Peut-on court-circuiter ces médiations ? Oui, à condition de sortir des livres, et d'aller soi-même à la recherche des cahiers réels. Mais au nom de quoi accomplir une démarche apparemment si indiscreète ? Elle peut être inspirée par un souci militant, ou par un souci scientifique.

« À tous les jeunes qui font un journal personnel. Par pure confiance tu peux souhaiter que nous le lisions. Nous pouvons te le garder si tu désires. Si tu nous l'envoies, veux-tu nous spécifier si nous avons le droit de le lire ? » Cet appel a été lancé régulièrement depuis une quinzaine d'années par une association, *Vivre et l'écrire* (12, rue de Recouvrance, 45000 Orléans) qui s'emploie à engager le dialogue avec les adolescents. On les encourage à écrire pour eux. On propose de leur répondre. On désire les aider à faire connaître publiquement leur point de vue sur le monde. À l'aide des textes collectés ou

suscités, on fait des livres de montage, *Le Bourdon et le Cafard* (1975), *Copies d'amour sur tableau noir* (1978), ou même on publie tel témoignage individuel, comme *Mon cœur s'est suicidé*, de Gaëlle (1986). Bien sûr, nous voici revenus au livre (comment faire autrement?). Mais, en même temps, de nombreux journaux intimes réels s'entassent dans de grandes armoires. C'est à la fois un vivier de textes pour ces livres collectifs, une sorte de banque de dépôt provisoire, et l'amorce d'un service d'archives fort original. Et, bien sûr, un lieu d'accueil intime pour des textes intimes. C'est là que j'ai lu ces huit carnets dont j'ai cité quelques phrases au début. Avec émotion. Mais aussi une certaine gêne, parfois, même si la jeune diariste avait accepté que son journal soit lu. Le lecteur d'écrits intimes se demande toujours s'il est confident ou voyeur.

Car mon souci à moi était moins militant que scientifique. J'avais constaté que les écrits, tout à fait passionnants, consacrés au journal intime¹ n'étudiaient le genre qu'à partir des journaux publiés. Ils ne donnaient pas d'information sur la pratique du journal dans l'ensemble de la population française aujourd'hui. Où chercher cette information? Le ministère de la Culture a fait en 1973 et en 1981 une grande enquête statistique sur « Les pratiques culturelles des Français », mais a oublié, ou presque, l'écriture. Un seul chiffre : 3,5 % des Français disent avoir, dans l'année écoulée, pratiqué en amateur l'écriture (poésie, littérature). Il ne me restait plus qu'à faire une petite enquête moi-même. Mais je n'ai pas sous la main quatre mille personnes

représentatives de la population française. J'ai commencé à bricoler un sondage par questionnaire auprès de quelques groupes de lycéens, d'étudiants et de professeurs. Bien sûr, ils ne sont pas représentatifs, c'est une population à haut risque d'écriture. Bien sûr, ce genre d'enquête confirme ce qu'au fond on savait déjà : les filles tiennent au moins deux fois plus de journaux intimes que les garçons ; c'est dans l'adolescence, entre douze et dix-huit ans, qu'on écrit le plus. Mais elle fait apparaître en même temps la fréquence de cette pratique. Par exemple sur cent cinquante-deux lycéens interrogés, quatre-vingt-quatre disent avoir tenu ou tenir aujourd'hui un journal personnel (trente-quatre tenaient un journal au moment de l'enquête). Tels quels, ces chiffres sont peu fiables, mais indiquent une tendance. L'enquête permet aussi d'approcher les motivations, les modalités, les gestes du journal intime. Pourquoi a-t-on commencé, où le garde-t-on, le donne-t-on à lire aux autres? Est-ce qu'on le relit soi-même? Sur quoi écrit-on? Essentiellement sur des carnets et cahiers (« cher cahier »), moins sur des feuilles volantes. Pourquoi arrête-t-on? Pourquoi parfois le détruit-on? (« je détestais l'image de moi-même qu'il me renvoyait » ; « quand je l'ai trouvé entre les mains de ma mère » ; « à la poubelle : je ne pensais plus en avoir besoin » ; « je ne voulais plus revivre cette époque : je l'ai regardé brûler dans le noir », etc.). Mais le plus souvent on le garde avec plus ou moins de soin.

Cette enquête est en cours. Vous pouvez y collaborer en m'envoyant votre témoignage sur votre pratique du journal personnel. Adressez-le-moi aux bons soins du *Magazine littéraire*, qui transmettra.

Merci !

1. Michelle LELEU, *Les Journaux intimes*, Paris, P.U.F., 1952. Alain GIRARD, *Le Journal intime*, Paris, P.U.F., 1963. Béatrice DIDIER, *Le Journal intime*, Paris, P.U.F., 1976.

PRÉFACE

En février 1988, Jean-Jacques Brochier me demande un texte général d'introduction pour le numéro que le *Magazine littéraire* va consacrer en avril aux « Écrits intimes ». Il s'agit essentiellement d'études sur des journaux d'écrivains. Je lui propose, pour compléter ce panorama, d'écrire plutôt un article sur les journaux de non-écrivains. Il accepte, comme il accepte aussi que le *Magazine* serve de relais à l'appel au témoignage que, tout de suite, j'envisage de lancer.

C'est pour moi l'occasion de faire le point sur l'enquête par questionnaire que j'ai commencée au printemps 1987 auprès de groupes de lycéens, d'étudiants et de professeurs. Je pourrai ainsi l'élargir en touchant un public (légèrement) différent et obtenir des réponses plus développées. Ces réponses, volontaires, excluront certes toute interprétation statistique.

Cet article, que l'on vient de lire, et dont j'ai repris le titre pour le donner à ce volume, m'a valu quarante-sept réponses. La plupart des lettres (n° 1 à 36) me sont arrivées en avril et mai 1988, les autres dans les mois qui ont suivi, la dernière en avril 1989.

Sur ces quarante-sept réponses, quarante-deux ont été écrites spontanément après la lecture du *Magazine*. Les cinq autres ont été provoquées par moi auprès de personnes que je connaissais directement (n°s 2 et 35) ou indirectement (n°s 38, 42, 44). Je leur ai donné mon article, et elles ont accepté de répondre. Parmi les quarante-deux réponses spontanées figurent trois personnes que j'avais déjà rencontrées dans diverses circonstances de ma vie professionnelle (n°s 18, 22, 46) et d'autres qui ont lu certains de mes livres sur l'autobiographie.

Mais l'essentiel des réponses (plus des deux tiers) vient de personnes à qui j'étais inconnu.

La « population » de mes correspondants n'est sans doute pas représentative de l'ensemble des « diaristes ». Les lecteurs du *Magazine littéraire* sont souvent étudiants, enseignants, ont fait des études supérieures. On verra néanmoins quelques réponses qui sont le fait d'agriculteurs, ou d'un artisan. Plus de femmes (vingt-huit) que d'hommes (dix-neuf). Ma correspondante la plus jeune a quatorze ans, la plus âgée quatre-vingt-deux ans, mais la moitié des réponses viennent de jeunes adultes (entre vingt et un et quarante ans). — Mais qui peut dire que cette population n'est pas représentative, puisque aucune enquête quantitative sérieuse sur la pratique du journal personnel n'a jamais été faite ?

*

J'ai, bien sûr, répondu à tous mes correspondants. Du moins quand ils me le permettaient en donnant leur nom et leur adresse : quatre d'entre eux avaient choisi, dès le départ, de rester anonymes (n^{os} 4, 19, 29, 33). De toute façon, je me suis engagé à n'utiliser ces témoignages qu'en préservant l'anonymat des témoins s'ils le désiraient. Chacun a pu choisir de figurer ou de ne pas figurer dans la liste nominative de correspondants qu'on trouvera à la fin du livre.

Mes lettres avaient un triple but : remercier mes correspondants et réagir à leur témoignage ; les informer de la nature de l'enquête que je menais et des suites que je lui donnerais ; enfin, souvent mais pas toujours, lorsque cela me paraissait nécessaire, poser des questions complémentaires. Je n'ai pas retranscrit mes lettres : on déduira facilement mes questions des réponses, qui sont toujours très méthodiques. J'ai seulement indiqué, à propos des deuxièmes et troisièmes lettres, si elles étaient elles-mêmes écrites en réponse à mes questions, ou si elles étaient spontanées (dans ce cas il n'y a aucune mention).

Dans quel esprit ai-je posé mes questions ? Mon but était moins d'obtenir une information plus détaillée ou plus complète que de donner à chacun, à cette occasion, la possibilité d'aller jusqu'au bout de sa parole. Une première lettre est parfois prudente, on ne sait pas encore bien à qui l'on s'adresse, on craint d'ennuyer, et puis il y a des

choses qui ne sont pas « la première chose à dire ». Des questions précises rassurent, permettent de s'exprimer plus librement, plus longuement. Mes questions, on le verra, sont parfois d'ordre très général (sur le matériel utilisé, la chronologie de l'écriture, débuts, arrêts, etc.). Parfois elles me sont suggérées par des éléments de la lettre qui m'intéressent spécialement et sur lesquels je demande plus de précisions, ou par des lacunes ou ellipses que j'aimerais voir comblées. Parfois enfin, c'est ma propre curiosité qui s'exprime, sur quelques points bien précis. J'ai cherché à en savoir plus surtout sur deux problèmes : les communications qui ont pu être faites du journal (et leurs conséquences), et, sujet fort délicat, la manière dont on envisage le sort de son journal après sa mort. Enfin il m'est arrivé de ne pas poser de question, ayant l'impression (peut-être fausse) que la lettre se suffisait à elle-même — comme il est arrivé à certains de mes correspondants (deux, en fait, n° 9, 26) de ne pas donner suite aux questions que je leur avais posées. Aucune stratégie prédéterminée. Chaque lettre a été une aventure particulière avec quelqu'un. Lue, relue longuement, avant de choisir les questions propices à la continuation de notre dialogue.

Aux lettres de mes correspondants, en les transcrivant ici, je n'ai apporté que d'infimes retranchements. J'ai élagué les formules introductives ou conclusives, sauf quand elles comportaient un élément d'information pertinent pour l'enquête. J'ai gommé, dans les lettres de témoins qui désiraient rester anonymes, quelques détails favorisant l'identification. Mais je n'ai rien modifié. Mes correspondants retrouveront leurs lettres à la virgule près.

Et pourtant, le simple fait de dactylographier ces textes modifie leur nature. C'est parce que je m'en doutais que j'ai attendu quelques mois avant d'effectuer une transcription. Je ne voulais pas que le travail de mise au net, qui implique un certain détachement ou dessèchement, interfère avec le développement vivant de ces correspondances multiples. Je dois m'expliquer là-dessus, pour que mes correspondants sachent que je comprends les sentiments complexes qu'ils éprouveront en relisant ici leurs lettres, et pour que les lecteurs de cette enquête sur le journal connaissent, en quelque sorte, le journal de l'enquête.

Les lettres ont changé de contexte, et de support.

Ces lettres ont d'abord été, entre chacun de mes correspondants et

moi-même, un dialogue. Émotion, certainement, des deux côtés. Pour moi, lancer un appel à un public de lecteurs inconnus. Et voir arriver ensuite, jour après jour, dans ma boîte à lettres, tant de messages aux écritures si différentes, qui m'apportaient une aide et, à leur tour, me lançaient un appel. J'ai moi-même tenu un journal : aurais-je répondu à une enquête comme celle-ci ? Peut-être. En tout cas après bien des hésitations. Et certainement en attendant une réponse personnelle. J'imagine donc l'émotion de mes correspondants en ouvrant mes lettres. — Et voici que, maintenant, j'ai l'air de me retirer du jeu : mes lettres ont disparu. Les deux ou trois lettres de mon correspondant s'enchaînent entre elles comme un discours plus ou moins continu et autonome. D'autre part, au dialogue avec moi, attentif à leur individualité, se substitue, par le fait même du montage, un autre dialogue, qui les met en série. Nous chantions un duo, mais plus aucun son ne sort de ma bouche, et ils se retrouvent en train de chanter en chœur. Un chœur que peut-être ils trouveront peu harmonieux (tant d'expériences différentes juxtaposées sans transition), ou au contraire trop harmonieux : « C'est lorsqu'une amie m'a fait lire un passage de son journal, que je me suis rendu compte que j'étais comme les autres », dit ma plus jeune correspondante, âgée de quatorze ans (n° 8).

Bien sûr, je ne me suis pas retiré du jeu, mais la règle du jeu a changé. Cette préface est une ultime lettre collective que je leur adresse, en même temps qu'elle présente au lecteur notre commune expérience. J'ai choisi de publier ce dossier dans l'ordre où je l'avais constitué au fur et à mesure de l'arrivée des lettres, sans lui imposer aucun classement. Mon impression, tout au long de l'enquête, a été celle d'une grande variété, même si, par la force des choses, un certain nombre de situations, de problèmes et de solutions sont parfois évoqués en des termes voisins. J'ai tenu un journal personnel, je me suis reconnu dans telle ou telle notation, mais j'ai aussi été souvent surpris de pratiques dont je n'avais jamais eu l'idée.

La richesse et l'originalité de ces lettres tiennent à ce qu'elles ne sont pas des réponses à un questionnaire clos. Chacun était libre de se présenter comme il voulait. Ce sont, en fait, de brefs autoportraits, des esquisses d'autobiographies. On sera frappé de voir avec quelle force, quelle sûreté d'expression chacun de mes correspondants a exprimé, en

parlant de sa pratique du journal, sa personnalité ou son projet de vie. J'admirais, en dactylographiant ces textes, la qualité de leur écriture, en même temps que je voyais peu à peu se composer, par leur enchaînement, comme une sorte de roman unanimiste : tant de personnalités différentes, tant de destins qui s'opposent ou se complètent... Même si le champ de l'enquête n'est pas aussi large que la réalité, on découvre la pratique du journal aux différents âges de la vie, dans des situations sociales ou existentielles très variées. — Mes correspondants savaient bien qu'en engageant le dialogue avec moi ils participaient à une enquête, et j'espère qu'ils seront heureux de se retrouver ensemble dans ce livre.

Les lettres ont aussi changé de support. Elles étaient presque toutes manuscrites, l'une d'elle était même rédigée sur un joli petit cahier-journal à serrure (n° 46). Sept seulement étaient dactylographiées (n°s 6, 11, 18, 20, 22, 27, 34). — Mes réponses étaient dactylographiées, parce que c'est ma manière habituelle d'écrire (même mon journal, quand j'en tiens un). — Mais manuscrite ou dactylographiée, chaque présentation est originale. On verra, en lisant les témoignages, l'importance qu'ont pour le « diariste » le papier (cahier, carnet, feuilles...), l'encre, le rituel de présentation, et l'écriture elle-même, parfois calligraphiée. Au lecteur que j'étais, ces écritures donnaient comme une image de la personnalité de mes correspondants. — Tout cela a disparu dans l'uniformité de ma transcription dactylographiée, puis à l'impression.

Je reprends : ces écritures me donnaient comme une image... du journal même dont elles parlaient. Le rapport entre ces lettres et le journal de leur auteur n'était pas seulement celui d'un discours à son objet. D'une certaine manière, les lettres *faisaient partie* du journal, puisqu'elles pouvaient ensuite y être incorporées : « Le double de ces pages écrites d'un trait prendront place dans mon cahier à la date d'aujourd'hui » (n° 7) ; « Votre lettre et ma réponse figurent d'ores et déjà dans mon journal, bien sûr ! » (n° 42) ; « Je vais bien sûr photocopier cette lettre et l'agrafer dans mon journal » (n° 21). Répondre à cette enquête, c'est en même temps se livrer à un examen de conscience ou à un bilan, faire réfléchir le journal sur lui-même : « Ceci m'aura aidée à parler un peu et à faire le point » (n° 8) ; « Merci de m'avoir donné l'occasion de faire cette synthèse, pour moi » (n° 25).

« Cher cahier... »

Témoignages sur
le journal personnel

recueillis et présentés
par Philippe Lejeune

Qui n'a pas, une saison ou l'autre de la vie, tenu son journal personnel ? Et pas seulement de jeunes adolescentes ou des écrivains confirmés. Vous, moi, tout le monde...

En lançant un appel dans *Le Magazine littéraire*, en avril 1988, Philippe Lejeune, spécialiste de la littérature personnelle et auteur, au Seuil, du *Pacte autobiographique* (1975) et de *Moi aussi* (1986), a eu la chance de recevoir les témoignages de quarante-sept diaristes - c'est un coup de sonde dans un univers d'écriture méconnu - quarante-sept personnes qui racontent l'histoire de leur journal, décrivent leurs pratiques, expliquent ce qu'elles en attendent. Ce sont ces documents que rassemble ici Philippe Lejeune. Ils sont si éloquents, si variés qu'ils forcent à poser et à reposer toutes les questions qui touchent à l'écriture personnelle.

Le journal est-il une activité névrotique et maniaque ou une entreprise de contrôle de soi et d'auto-éducation ?

Quels rapports entretient-il avec d'autres formes de création ? En est-il un substitut et une compensation ou une préparation ? Quel genre constitue-t-il puisqu'il peut s'incorporer plus ou moins à tous les autres ?

Le journal peut-il être « sincère », n'est-il pas toujours auto-censuré ? Est-il vraiment fait pour n'être pas lu ? Qu'en est-il de sa destruction, parfois périodique ? de sa communication ? de sa conservation après la mort ?

À toutes ces questions, ces lettres répondent de façon vivante et simple, chacune se présente comme un autoportrait, une esquisse d'autobiographie, l'écriture personnelle étant située dans un projet de vie.

Quiconque tient un journal ou s'interroge sur le genre pourra difficilement ignorer cette gerbe de témoignages d'inconnus en si profond accord avec l'humeur du temps. L'entreprise de Philippe Lejeune, indépendamment des résultats qu'elle a suscités, est originale. On y sent de sa part, et sans qu'il intervienne autrement que par une présentation descriptive et un index des thèmes, qui rendent sa collecte démonstrative, une ouverture de cœur et comme de l'amour.

COLLECTION TÉMOINS

Entre le journalisme et l'essai, le reportage et l'étude, l'enquête et l'analyse, *Témoins* réunit des ouvrages hors série où les grands problèmes d'aujourd'hui apparaissent sous un angle inattendu.

Tantôt ce sont des documents bruts : mémoires, interviews, enregistrements au magnétophone, comme *Mon Septennat* de Vincent Auriol ou *La Vida* d'Oscar Lewis ; tantôt des récits ou correspondances qui livrent, encore chaude, l'expérience toute crue de l'auteur : *Les Frères de Soledad* de George Jackson ou *L'Aveu* d'Arthur London.

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons politiques ou sociaux, littéraires ou scientifiques, ils voudraient traduire la sensibilité de notre époque et composer le dossier du monde contemporain.

Extrait du catalogue :

Harold R. Isaacs :
Építaphe pour une révolution.
Journal d'un retour en Chine
au crépuscule du siècle.

Oscar Lewis :
La Vida.
Une famille portoricaine
dans une culture de pauvreté :
San Juan et New York.

Une mort dans la famille
Sanchez.

Peter Schwiefert :
L'oiseau n'a pas d'ailes...
Lettres.

Claudine Vegh :
Je ne lui ai pas dit au revoir.
Des enfants de déportés parlent.



9 782070 718078



90-1

A71807

ISBN 2-07-071807-7

98 FF tc

Extrait de la publication